

« Marseille-Chicago » : naissance d'une représentation

• Laurence Montel

*Maître de conférences **

Dossier

Il n'est pas rare aujourd'hui que les médias assimilent Marseille à Chicago à propos des règlements de comptes qui s'y produisent. Cette association mérite l'attention de l'historien : elle renvoie à l'entre-deux-guerres, lorsque Chicago s'est mise à incarner dans l'imaginaire criminel la ville criminelle par excellence, et Marseille, le Chicago français. Cet usage de Chicago dans le discours médiatique actuel n'est pas neutre : il sert à renforcer l'impression que Marseille est une ville dangereuse, en inscrivant cette dangerosité dans le temps, et en la reliant précisément à une période où la représentation de Marseille en « capitale du crime » a émergé.

Le récent succès de la série *The Wire/Sur écoute* tend, en France, à faire de Baltimore un nouveau référent urbain criminel, que ce soit dans la presse, dans la culture rap ou sur les forums (Magnin, 2014 ; Psy 4 de la rime ; Marseilleforum.com, 2012-2013)¹. Cependant, pour des raisons qui tiennent probablement à la nature fictionnelle du support et à l'audience relativement confidentielle de la série, Chicago continue de représenter, dans l'imaginaire criminel hexagonal, la ville du crime par excellence. Ainsi, il n'est pas rare de voir Chicago mentionnée dans la presse ou sur des sites d'information à propos de l'actualité criminelle marseillaise. « *Marseille, c'est Chicago* », pour une « mère de famille » de la

cité des Bleuets, qui fut le théâtre, en mars 2013, d'une fusillade mortelle (Miguet, 2013)². Il n'est pas anodin que le journaliste ait rapporté en particulier cette assertion. Son emploi, par une Marseillaise d'un quartier populaire, contribue en effet à légitimer et à diffuser une association imaginaire, non seulement d'origine médiatique, mais en outre inventée dans les années 1930, lorsque s'imposa la représentation de Marseille en ville française du crime. A partir d'une étude effectuée dans le cadre d'un doctorat, enrichie de dépouillements ciblés dans la presse nationale grand public de l'entre-deux-guerres, nous nous proposons de revenir sur les circonstances dans lesquelles se sont alors forgés le pouvoir évocateur de Chicago, puis la

* Centre de recherches en histoire quantitative (CRHQ)-UMR 6583, Université de Caen Basse-Normandie. Membre associé de TELEMME-UMR 7303, Aix-Marseille Université.
laurence.montel@unicaen.fr

représentation de Marseille en Chicago français (Montel, 2008). Nous souhaitons contribuer ainsi à l'analyse critique de la médiatisation actuelle de la criminalité marseillaise en montrant que cet usage de Chicago, vieux de quatre-vingts ans, est plus lourd de sens qu'il n'y paraît : il sert en effet à renforcer l'impression que Marseille est une ville dangereuse en inscrivant cette dangerosité dans le temps et en évoquant précisément un moment où la représentation de Marseille en ville du crime s'est imposée dans les représentations collectives.

Marseille, le Chicago français : un imaginaire entre-deux-guerres

En l'état de nos investigations, les premiers rapprochements entre Marseille et Chicago sont contemporains de la fin des années 1920 et effectués par les journalistes du magazine *Détective*, spécialisé dans l'actualité criminelle et judiciaire. Le 29 novembre 1928, Paul Bringuier couvre pour l'hebdomadaire un vol de 35 000 francs commis par une bande à Marseille, dans des terrains vagues situés derrière la Bourse, au cœur de la ville (actuelle zone du Centre-Bourse). Lors de l'attaque, un des voleurs a abattu l'agent de sécurité qui protégeait les transporteurs de fonds. Le journaliste présente Marseille comme la « capitale du crime » en France, « comme Chicago l'est aux Etats-Unis » (Bringuier, 29.11.1928). En 1930, dans un grand reportage consacré au crime dans la cité phocéenne, Henri Danjou écrit : « était-ce Marseille ou Chicago ? », puis affirme, au terme de son exploration, avoir compris « comment il a été possible que, depuis quelques années, ces hommes et ceux qu'ils représentaient aient pu faire de Marseille un nouveau Chicago » (Danjou, 11.09.1930 et 18.09.1930). Il semble peu pertinent de situer plus en amont un tel rapprochement entre les deux cités. Plusieurs indices, relatifs à l'image de Chicago en France et à l'imaginaire criminel hexagonal avant la fin des années 1920, en témoignent.

On observe, en premier lieu, que l'imaginaire criminel français se déploie jusqu'aux années 1920 dans un cadre de pensée essentiellement national, opposant Paris à la province, dans un premier temps, puis les grandes villes – dont Marseille – aux campagnes. Paris incarne la modernité criminelle nationale, au moins jusqu'aux années 1900. C'est alors que le nervi marseillais, devenu depuis deux décennies la figure locale du crime et du désordre, à la fois souteneur, émeutier et meurtrier potentiel, a rejoint son homologue parisien (l'apache) dans la chronique des faits divers (Montel, 2008). Tout au long de cette période, Chicago, de son côté, n'a pas en France l'image d'une ville particulièrement criminelle. En 1889, l'économiste leplaysien, Eugène Rostand, a déjà comparé Marseille à Chicago, mais à propos de leurs profils populaires, industriels et multiculturels, liés à une population cosmopolite et à une démographie nourrie par l'immigration. Il présente Marseille comme une « grande ville populaire, vaste campement, sorte de Chicago français », qui offre « en raccourci nos contrastes sociaux » (Rostand, 1889, p. VIII). Ce rapprochement savant entre les deux cités, qui n'est du reste pas le dernier, n'a pas de rapport avec la thématique criminelle (Centi, 1996).

Des années 1890 aux années 1910, Chicago n'est pas inconnue du grand public français³. Mais c'est d'abord une grande ville industrielle, mise à l'honneur par l'exposition universelle de 1893 et devenue une cité emblématique de l'industrie agroalimentaire et du commerce des grains, grâce à ses célèbres abattoirs. L'expression « Chicago français » existe, mais elle vient désigner des espaces urbains accueillant de grands établissements de l'industrie agroalimentaire. En témoigne, en 1907, un article paru dans un périodique agricole normand, annonçant la création « dans la commune de Gravelle-Sainte-Honorine », d'un « vaste abattoir de vingt-cinq hectares dans lequel on pourra tuer jusqu'à mille têtes de gros bétail par jour, sans compter les moutons et les porcs ». L'article se conclut en ces termes : « Ce serait, comme on l'a dit justement, la formation d'une sorte de Chicago

français et la reconstitution, chez nous, du trust de la viande » (*Le Travailleur normand*, 1907, p. 2 ; *Le Cultivateur du Sud-Centre*, 1910, p. 527). Cette représentation de Chicago perdure entre les deux guerres (Duranton-Crabol, 2001). Cependant, la ville devient aussi, pour le public français, la « ville du crime » (Sullivan, 1931). Le contexte de cette émergence est la prohibition, dont la généralisation à tous les Etats, en 1923, engendre un important trafic d'alcool et de sanglantes guerres des gangs.

La médiatisation de cette actualité criminelle intervient en France à partir de 1928⁴. La presse quotidienne se met à relater les exploits des gangsters américains et, notamment, de ceux de Chicago. Le premier numéro de *Détective*, dans sa nouvelle formule, propose un reportage sur « Chicago, capitale du crime », le 1^{er} novembre 1928 (Kalifa, 2013, p. 298), soit peu avant l'emploi de Chicago à propos de l'affaire dite « des bandits de derrière la Bourse », dans le même hebdomadaire. La même année, les salles de cinéma diffusent *Les Nuits de Chicago* (*Underworld*) de Josef von Sternberg, amplement salué par la critique. En 1929, Georges Simenon inaugure la collection « L'aventure » chez Fayard avec son grand reportage *Les Bandits de Chicago*. Entre le 22 juillet et le 28 août 1930, le *Petit Parisien* publie une série de l'été intitulée « Pour mieux comprendre les Etats-Unis », composée d'une trentaine d'articles écrits par le reporter Claude Blanchard, parmi lesquels trois concernent la prohibition, le trafic d'alcool et les « 'gangs' qui sont les bandes » à Chicago (Blanchard, les 26 et 27.07.1930, le 04.08.1930). En décembre paraît le célèbre reportage de Géo London, *Deux mois avec les bandits de Chicago*, dans lequel est publiée une interview d'Al Capone. En 1931, enfin, l'arrestation, le procès et la condamnation du bandit pour fraude fiscale suscitent un pic de publications – biographies (par ex. Pasley, 1931), comptes rendus du procès, drames (par ex. Norman, Lemarguy, 1931), pièces d'instruction (par ex. Omn, 1932). La prohibition alimente la « fascination réticente » que les Etats-Unis inspirent à l'opinion française depuis la fin du XIX^e siècle (Portes, 1990). Le « régime sec », ainsi qu'on le

lit parfois dans les journaux de l'époque, apparaît aux Français comme une parfaite incongruité, et l'ample contrebande, ainsi que la guerre des gangs qu'il engendre, le leur confirment.

Les journaux français continuent de suivre l'actualité du crime chicogoan au moins jusqu'au milieu des années 1930. En 1934, Claude Blanchard, se souvenant de son périple américain de 1930, écrit : « Je crois pouvoir me flatter d'avoir, le premier, fait imprimer le mot gangster dans la presse française » (Blanchard, 24.03.1934). Si cette assurance demande à être historiquement démontrée, il n'en reste pas moins que les années 1928-1932 voient les gangsters de Chicago, et Chicago comme ville du crime, se diffuser dans les représentations du crime en France, et les mots « gang » et « gangster » s'introduire dans le lexique journalistique français.

C'est durant cette période que pour la première fois, une analogie est faite entre Marseille et Chicago, du point de vue criminel : toutes deux apparaissent comme l'autre capitale ou la contre-capitale de leur nation, leur capitale criminelle. Pourtant, jusqu'en 1934, ce rapprochement reste occasionnel et futile.

Le banditisme à Marseille entre 1928 et 1934 : un faux air de Chicago

Lorsque des journalistes de *Détective* comparent, en 1928-1930, Marseille à Chicago, c'est isolément et sans défendre l'existence d'une véritable homologie entre les deux cités. Le traitement de l'affaire des « bandits de derrière la Bourse » évoquée plus haut, par les différents médias étudiés, en témoigne : *Le Petit Parisien*, *Le Petit Journal* et *Le Figaro* n'évoquent pas Chicago, à la différence de *Détective*. Ils puisent dans le répertoire traditionnel du banditisme. Mais, quelques années plus tard, les faits ont changé. En 1932, on lit en première page du *Figaro*, dans un article relatant deux attaques à main armée

commises en plein jour, au cœur de la capitale : « *Les mœurs des gangsters sont-elles transplantées de Chicago dans l'Île-de-France ?* » (Sanvoisin, 25.02.1932). En 1933, à propos de l'attaque en bande d'un passant à Aulnay-sous-Bois, on lit dans le *Petit Parisien* : « *La banlieue parisienne est-elle un des faubourgs de Chicago ?* » (*Petit Parisien*, 19.02.1933). Quatre jours plus tard, le même quotidien dénonce une américanisation croissante de Paris « *dans le mauvais sens du terme* » (*Petit Parisien*, 23.02.1933) et, le 26 mai, l'éditorialiste du quotidien, Maurice Prax, déplore : « *il est, hélas ! bien vrai que nous avons aussi nos gangsters...* ».

Désormais, des faits criminels, en France, sont présentés comme des actes de gangstérisme.

Cette évocation de Chicago et des gangsters n'est pas, comme on le voit, réservée à Marseille. Vers 1928-1930, le rapprochement des deux cités dans *Détective* paraît de ce fait peu décisif, et cela, d'autant plus que l'hebdomadaire met en scène, de façon appuyée, un folklore méridional réducteur mais très positif. Enveloppés de soleil, festifs, bercés par l'accent « *chantant* » du chef de la Sûreté, les bas-fonds marseillais sont un théâtre, parmi d'autres, de la galéjade, présente au même moment dans les recueils de blagues marseillaises et le théâtre de Marcel Pagnol, avant la réussite de l'opérette marseillaise. En 1929, Henri Danjou raconte, par exemple, comment l'ordonnateur d'un convoi funèbre hèle un ministre et le président de la Chambre en déplacement à Marseille en montrant les maisons closes : « *encore un qui n'ira plus !* » ; et le président de répondre : « *mais il votera tout de même !* » (Danjou, 26.09.1929). La dangerosité et la gravité du fait criminel sont comme neutralisés par ce tableau d'un Marseillais rieur et insouciant (Montel, 2012). La ville, de plus, est auréolée par la mystique de l'aventure qui se déploie largement depuis la fin de la Grande Guerre (Venayre, 2002). Exploitée par Albert Londres dans *Marseille porte du Sud* en 1927, confirmée par toute une littérature avant-gardiste, romanesque et poétique, cette veine contribue aussi à écarter la ville du Chicago criminel.

Outre qu'il n'est pas réservé à Marseille, l'imaginaire du gangstérisme chicogoan intervient plutôt, au début des années 1930, dans des récits de violences à main armée commises en ville pour renforcer l'intensité dramatique du propos. Il ne s'invite pas dans l'actualité politique. Les querelles vidées dans l'espace public à coups de revolver, les agressions commises, arme à feu au poing, évoquent la violence des gangs, le massacre de la Saint-Valentin, les films de gangsters. De grands reporters décrivent, il est vrai, le système chicogoan d'ententes et d'échanges de services entre des élus, des hommes de pouvoir (policiers, magistrats, fonctionnaires, mais encore chefs d'entreprise par exemple) et des trafiquants – ce que l'on appelle déjà, outre-Atlantique, le crime organisé. Mais ils le présentent comme exceptionnel et typiquement états-unien. En 1930, Claude Blanchard écrit par exemple que Chicago a la « *réputation extraordinaire (...) de par le monde, d'être devenue une sorte de serre, où la fine fleur du crime a atteint des proportions et des couleurs que ne connaît aucune autre ville* » (Blanchard, 04.08.1930). Mis en relation avec l'histoire et les valeurs de la jeune et puissante nation (la prohibition, le puritanisme), qui apparaît par ailleurs comme une terre de gigantisme et d'excès, le gangstérisme ne semble pas susceptible de pouvoir se déployer à l'identique sur le vieux continent. L'interpénétration des sphères criminelle, policière et politique paraît des plus insolites. « *Imaginez* », écrit Géo London, « *un chef de la Sûreté avouant qu'il a « tapé » un affilié de la bande à Bonnot, et que celui-ci était l'ami du président du Conseil Municipal !* » (London, 1930, p. 68). Les gangsters de Chicago, écrit encore le reporter, ne « *fleurent* » pas « *la bonne vieille Europe* » et ses « *voyous impulsifs* » : il « *y a loin des gangsters du lac Michigan à nos apaches parisiens !* » (London, 1930, p. 8). Ils sont aussi froids et sinistres que les villes américaines sont alors jugées inhumaines et démesurées (Roger, 2002, p. 446). Il y a loin aussi de ces gangsters aux nervis et aux bandits marseillais. D'ailleurs, en 1929 et en 1930, ce sont bien les bas-fonds de Marseille, leurs prostituées et leur pègre, qui retiennent toute l'attention d'Henri Danjou pour

Détective : nul gangster élégant aux allures d'homme d'affaires.

En cela, le journalisme du début des années 1930 prend encore peu la mesure des transformations à l'œuvre depuis quelques décennies dans les milieux criminels hexagonaux, du fait de l'essor du trafic de prostitution, en particulier à l'échelle internationale (ce que l'on nomme alors la « traite des blanches » ou « des femmes »), et de la croissance des trafics de jeux et de stupéfiants. Plus rémunératrices que les vols et moins risquées sur le plan judiciaire, au vu de la législation du moment, ces activités favorisent l'enrichissement de ceux qui les pratiquent. A la façon de leurs homologues états-uniens, ces trafiquants se démarquent des classes populaires, des allures et des pratiques de la classe ouvrière et arborent des costumes élégants, collectionnent des signes extérieurs de richesse (automobiles puissantes, villas, yachts), fréquentent les dancings dans le vent. S'extrayant des bas-fonds et de leur père, ils constituent le cœur du « Milieu » (Kalifa, 2013 ; Montel, 2008). Ce monde criminel, professionnel et suffisamment habile pour tisser des liens dans les hautes sphères économiques et politiques, s'apparente de plus près à celui de Chicago. Dans les années qui suivent, les observateurs français vont d'ailleurs considérer que ses représentants s'inspirent des modèles américains décrits dans les reportages et mis en scène au cinéma. Mais il n'en est rien avant 1934, moment où culmine dans les journaux la dénonciation de la corruption politique, moment à partir duquel l'analogie entre Marseille et Chicago va se préciser, à cause d'une actualité locale chargée et médiatisée (Mencherini, 2004).

Marseille-Chicago : crime organisé et corruption politico- policrière entre 1934 et 1939

Pour comprendre la cristallisation de la relation entre Marseille et Chicago, il faut remonter à l'hiver 1934 et aux affaires Stavisky et Prince.

L'enquête sur le détournement de fonds de grande ampleur opéré par Stavisky au Crédit Municipal de Bayonne, met en évidence des collusions occultes entre l'escroc, des parlementaires, des élus locaux, des policiers et des magistrats – comme par exemple le procureur général Pressard, beau-frère de Camille Chautemps, président du conseil (Jankowsky, 2000). A cela s'ajoutent deux morts violentes dont les causes semblent suspectes (Stavisky, retrouvé mort à Chamonix le 8 janvier 1934, puis Albert Prince, chef de la section financière du parquet de Paris, impliqué dans l'enquête sur les malversations de Stavisky, retrouvé mort près de Dijon, le 20 février 1934) : sont-ce des suicides ou des meurtres ?

Cette conjonction entre grande délinquance, compromissions politiques, institutionnelles, et violence mortelle, explique que la grille de lecture du gangstérisme soit appliquée à l'affaire. C'est pourquoi 1934 marque un tournant dans l'usage fait, en France, du registre du gangstérisme. Il passe du domaine criminel au domaine politique et institutionnel, de la violence aux transactions occultes, et du théâtre urbain aux cabinets secrets des élus et des agents du pouvoir. Le 24 mars 1934, par exemple, Claude Blanchard écrit que « *Chicago était aux Champs-Élysées* », puis que Stavisky « *mérite vraiment le titre de gangster, tel que ce type humain naquit aux environs du Michigan boulevard de Chicago* », car « *Comme eux, (il) avait asservi des politiciens, des magistrats, des avocats ; comme eux, il bénéficiait de complicités policières ; comme eux, dans une atmosphère de luxe insolent, il était le point où des étrangleurs et des fonctionnaires pourris se tendaient la main ; comme eux, il menaçait* » (Blanchard, 24.03.1934). Le gangstérisme français se calque désormais d'autant plus sur le modèle américain qu'il associe corruption et violence. Ce tournant s'alimente à la crise du régime et à un antiparlementarisme alors culminant (Bernard, 2013). Il s'inscrit dans une crise morale et culturelle profonde, qui se défie de la modernité qu'incarnent les États-Unis (Roger, 2002). Dans un premier temps centré sur l'État et sur Paris,

sur les élites politiques et administratives centrales, le constat s'élargit à Marseille au printemps, au moment de l'affaire Prince.

Le 20 février 1934, Albert Prince est retrouvé mort sur la voie ferrée, au lieu-dit la Combe aux Fées, non loin de Dijon. Une information judiciaire est ouverte pour déterminer s'il a été assassiné et l'enquête est confiée à l'inspecteur Pierre Bonny. Récemment félicité par le Garde des Sceaux pour avoir retrouvé les talons de chèque de Stavisky, Bonny joue sa réputation dans cette nouvelle affaire. Des renseignements confidentiels l'amènent à faire inculper un peu trop vite, le 29 mars, un trio de trafiquants : Gaëtan L'Herbon, baron de Lussats, Paul Carbone et François Spirito. Quoiqu'arrêtés à Paris, les deux premiers ont de fortes attaches méridionales. Le baron a des intérêts à Monaco et sur la Côte d'Azur. Paul Carbone est un trafiquant marseillais de premier plan. François Spirito est son plus proche allié. Les trois hommes, manifestement innocents, sont libérés le 22 avril, soit un peu moins d'un mois plus tard.

Mais entre-temps, le gangstérisme marseillais a occupé le cœur de l'actualité nationale et est apparu comme un véritable fléau urbain. La presse décrit les activités interlopes que l'on prête à Paul Carbone et François Spirito, leur impunité, leur pouvoir à Marseille par leurs relations avec Simon Sabiani, premier adjoint au maire de Marseille, mais homme fort de la mairie depuis 1931 (Jankowski, 1989 ; Nicolaï, 1991)⁵. Simon Sabiani craint d'autant moins d'afficher ces relations que les deux hommes sont accusés à tort. Il fait placarder dans Marseille des affiches sur lesquelles il apporte son soutien à Carbone, qu'il déclare son « ami ». *Le Figaro* juge que les « relations de certains parlementaires sont vraiment bien choisies » (*Le Figaro*, 01.04.1934) tandis que le *Petit Journal*, moins mesuré, déclare qu'il est « urgent d'en finir une fois pour toutes avec la pègre marseillaise et les mœurs électorales de la seconde ville de France » (*Petit Journal*, 01.04.1934). Les journaux parlent de « maffia », de gangstérisme : l'aplomb de Sabiani renforce l'impression que Marseille est un Chicago français, un territoire de violence et de

corruption. Le système politique marseillais traditionnel, largement fondé, au milieu des années 1930, sur le patronage politique et ses logiques clientélares (Levy, 1989), ainsi que sur l'emploi d'agents électoraux peu recommandables par les sections locales des principaux partis, focalise l'attention des journalistes. Blaise Cendrars présente les élections comme « *la grande passion du 'milieu' phocéén* » : « *Par le trafic, l'argent. Par l'argent, l'élection. Par l'élection, la puissance. Par la puissance, l'impunité. Par l'impunité, le trafic. Le cycle est bien fermé* » (Cendrars, 1935, p. 46). Loin d'être démentie, cette similitude paraît se confirmer dans les années qui suivent, si bien que l'emploi de Chicago à propos de Marseille non seulement paraît de plus en plus justifié mais, en outre, en vient à lui être réservé.

Après 1934, les affaires qui ébranlent le régime sont en effet surtout marseillaises. Le 9 octobre 1934, c'est à Marseille que le roi de Yougoslavie et le ministre des Affaires étrangères, Louis Barthou, trouvent la mort dans un attentat. On accuse la municipalité, la police et la préfecture, des défaillances du service d'ordre (Monier, 2012, par. 21). En 1935, l'enlèvement du petit Malméjac, fils d'un médecin marseillais, évoque l'affaire Lindbergh et réactive de plus belle l'imaginaire du crime à l'américaine. Entre 1935 et 1937, la fréquence des attaques à main armée, dont les auteurs sont appelés « gangsters » dans la presse populaire, frappe l'opinion et alerte la Sûreté nationale, qui commande un rapport au Contrôle général des services de police (Archives Nationales, F⁷ 13 985).

1938, enfin, marque l'apogée de la crise marseillaise (Montel, 2008, pp. 905-911). Dans le contexte du réarmement et de la montée des périls, l'affaire des fausses réformes militaires, dont certaines sont accordées à des joueurs de l'Olympique de Marseille, fait d'autant plus scandale qu'elle réactive le soupçon de manque de courage et de fidélité nationale des méridionaux (Le Naour, 2011). A cela s'ajoute un scandale policier de grande ampleur qui met en évidence, à l'automne, d'importants faits de corruption dans les services judiciaires et

administratifs de la police d'Etat en charge de lutter contre les trafics de jeux et de prostitution, et contre les bandes de voleurs. Marseille apparaît plus encore comme la ville du crime en France. Au même moment, l'incendie des Nouvelles Galeries, en plein congrès national du parti radical, auquel participent des membres du gouvernement, ouvre le débat sur l'incurie de la gestion municipale. On dénonce plus que jamais les mœurs politiques locales. Au même moment, une attaque de train à la sortie de Marseille, dite « attaque du train de l'or », rappelle la vigueur du banditisme marseillais.

C'est dans ce contexte que l'association entre Marseille et Chicago se banalise. *Détective*, qui avait opéré le rapprochement en 1928-1930, ne participe pas au mouvement. Le magazine qui doit son succès à son expertise en matière criminelle ne contribue pas à la popularisation de ce qui apparaît de plus en plus comme un stéréotype discutabile (Dornain, 10.06.1937). Mais « Marseille-Chicago » devient dans d'autres feuilles d'informations générales un titre de rubrique (*Volonté*, 09.11.1938, *L'Echo d'Alger*, 31.12.1935). On lit dans *Volonté* : « *Ce premier port de France semble bien en être aussi le Chicago, le Chicago des gangsters. Il paraît que c'est absolument incroyable : politicards, policiers, nervis et gangsters de toutes classes ne font plus qu'une seule et même bande dont l'influence et l'audace sont telles que personne n'ose bouger* ». L'expression est en outre reprise, voire exploitée à des fins politiques, par certains partis et journaux d'opinion classés à gauche, ce qui contribue à renforcer son poids. Certes, le journal socialiste, *Le Populaire*, dénonce en 1936 la campagne de dénigrement dont la presse nationale se rendrait coupable envers Marseille : « *La presse dite de grande information se complaît à représenter notre grande cité ouvrière comme une ville dans laquelle la basse pègre évolue en toute liberté. Un de ses journaux l'a même appelée le 'Chicago français'* » (*Le Populaire*, 01.04.1936). Mais lorsque le parti communiste s'engage dans le rassemblement populaire, au nom de la lutte contre le fascisme, la section locale entreprend une campagne contre la corruption et le système politique local et accuse

le trio Carbone-Spirito-Sabiani d'avoir fait de Marseille un Chicago. Cette campagne se déploie amplement dans l'organe communiste local *Rouge Midi*, sous le titre « *Marseille propre* » (Levy, 1989). L'association « Marseille-Chicago » est régulièrement employée pour discréditer les partis conservateurs, ainsi que la SFIO, après la rupture du front communiste-socialiste. *Rouge Midi* souligne alors les liens entre Henri Tasso, maire socialiste de la ville depuis 1935, et les frères Antoine et Barthélémy Guérini⁶.

Cette actualité locale, qui se produit dans un pays confronté à une situation internationale de plus en plus critique, culmine au moment où le gouvernement Daladier, qui marque la fin du Front Populaire, affiche la volonté de « remettre la France au travail ». Marseille, socialiste et méridionale, apparaît comme un maillon faible à redresser et à moraliser (Montel, 2012). En mars-avril 1939, la ville est placée sous tutelle administrative par décrets, rapports d'enquête à l'appui sur la gestion municipale et la corruption policière. Cette décision, prise au sommet de l'Etat, contribue fortement à la « légende noire » de la ville (Temime, 1999, p. 28). Raymond Vidal, député socialiste et premier adjoint au maire déchu, dénonce d'ailleurs à la chambre des députés le parti-pris du gouvernement : « *J'ai le devoir de défendre ici ma ville qui est quotidiennement attaquée de façon injuste : 'Marseille, Chicago !', 'Marseille, la ville des gangsters', 'Les étrangers n'osent plus venir à Marseille', 'Marseille est une ville pourrie par excellence'. Voilà, hélas ! Que le Gouvernement s'en mêle. Il donne corps à la légende qui s'est créée autour de Marseille* » (Débats parlementaires, 1939, pp. 1565-1566).

Pour conclure

La mise en relation de Marseille et de Chicago, lorsqu'il est question de crime, est donc contemporaine des années 1928-1939. Elle est la conséquence d'un moment d'intérêt particulier pour les Etats-Unis et pour leurs

gangsters, à la suite duquel le lexique du gangstérisme est acclimaté en France par la presse grand public, et employé à propos des affaires politico-criminelles des années 1932-1938. Dans la deuxième moitié des années 1930, la focalisation sur des pratiques marseillaises jugées corrompues et archaïques conduit à la mise sous tutelle de la ville en 1939 et pèse fortement sur la cristallisation de la représentation de Marseille en Chicago français. En 1945, cette représentation est encore d'actualité. Louis Gazagnaire, conseiller général communiste du canton des Grands Carmes, déclare à propos de la floraison des boîtes de nuit et du « *développement du gangstérisme* » dans la ville : « *Nous ne voudrions pas que les Parisiens et les étrangers puissent être toujours fondés à dire qu'à Marseille se commettent des actes de gangstérisme comme dans les Pampas ou à Chicago* » (Conseil Général, 1945, p. 102).

Aujourd'hui le mot « gangster » est obsolète mais Marseille est encore souvent comparée à Chicago. Comment et pourquoi cette représentation a-t-elle traversé le temps jusqu'à aujourd'hui ? Est-ce un révélateur de la force avec laquelle elle s'est imposée à la veille du second conflit mondial ou de la prégnance de la « légende noire » de Marseille, des années 1930 à aujourd'hui ? L'enquête doit être continuée et approfondie à partir des travaux existants (Roncayolo, 1990-2014 ; Mencherini, 2004 ; Montel, 2008). Une étude plus détaillée de l'imaginaire marseillais, de ses espaces de production, de ses motifs et de leur portée, aura l'intérêt de contribuer à la connaissance, dans toute leur complexité, des imaginaires urbains soumis à d'incessantes recompositions et à de multiples tensions. On remarquera à ce titre que Marseille a été assignée à la fonction de Chicago français par des élites parisiennes précisément au moment où s'est défaits la représentation d'un Marseille conquérant porté par les élites économiques locales (Roncayolo, 1990-2014 ; Verdeil, 2013)⁷. Depuis lors, l'imaginaire marseillais de la ville a peiné à trouver un nouveau souffle autour d'enjeux et de projets forts et consensuels. Cette fragilité de l'imaginaire marseillais local a sans doute

facilité la persistance de l'image de la ville en Chicago français, imposée de l'extérieur.

Notes

- 1 Magnin, B. (2014). Marseille, vu du Monde, *Médiacritiques*, 11, site consulté le 5 mai 2014 : <http://www.acrimed.org/article4314.html>. Psy4 de la Rime. Crise de nerfs, prod. Akos et Sya Stiles. Site consulté le 5 mai 2014 : <http://rapgenius.com/Psy4-de-la-rime-crise-de-nerfs-lyrics#note-1445977>. 17 pages de posts du 29 juillet 2012 au 1er octobre 2013 sur le sujet « Encore un ; Chicago c'est des rigolos comparé à nous ». Site consulté le 5 mai 2014 : http://www.marseilleforum.com/forum/29507_0-encore-un-chicago-c-est-des-rigolos-compare-a-nous.htm
- 2 Miguet, E. (2013). Fusillade mortelle : 'Marseille, c'est Chicago'. Site consulté le 5 mai 2014 : <http://www.metronews.fr/info/fusillade-mortelle-a-la-cite-des-bleuets-marseille-c-est-chicago/mmcm!HHPENTDzwIsfs/>
- 3 Ce développement repose sur l'étude des livres dont le titre comprend « Chicago », parus entre 1890 et 1920, et référencés sur le catalogue de la Bibliothèque Nationale de France. On a recherché aussi, sur Gallica.bnf.fr, les occurrences de l'expression « Chicago français ». Cette étude exploratoire pourrait évidemment faire l'objet d'approfondissements.
- 4 On a recherché les mots « gang » et « gangster », le mot « Chicago », et ces mots en association avec « Marseille » dans *Le Monde*, *Le Figaro*, *Le Petit Parisien*, *Le Petit Journal* et *Rouge Midi*, grâce à la recherche plein texte qu'offre désormais *Gallica* pour les sources de presse numérisées. Des recherches sur ces mots ont aussi été effectuées dans le catalogue général de *Gallica*. Pour pallier les limites de ce type d'exploration, on a ensuite dépouillé plus scrupuleusement ces quotidiens autour de trois moments : l'affaire des bandits de derrière la Bourse (1928), l'affaire du Bureau de poste de Saint-Barnabé (1932) et les affaires Stavisky-Prince (1934).
- 5 Simon Sabiani (1888-1956) est une figure politique marseillaise de premier plan dans l'entre-deux-guerres, et en particulier entre 1929 et 1935, période pendant laquelle il est conseiller général (depuis 1924), député (depuis 1928) et adjoint au maire. Proche de la gauche au début de sa carrière politique, Sabiani est l'allié de la droite traditionnelle au

moment de cet apogée, avant de rejoindre, en 1936, le parti populaire français de Jacques Doriot, dont il devient un membre éminent. Homme fort de la mairie après la mort du maire Siméon Flaissières en 1931, et son remplacement par Georges Ribot, il fonde son assise politique sur un système de faveurs dont bénéficient surtout la population corse du 4^e canton et les fonctionnaires municipaux, dont beaucoup sont aussi d'origine corse. Ses victoires électorales profitent du soutien musclé de recrues du « Milieu » fournies par Paul Carbone et François Spirito. En 1935, la mairie lui échappe et va au socialiste Henri Tasso ; en 1936, le communiste François Billoux emporte son siège de député.

6 Figures dominantes du « Milieu » marseillais dans l'après-guerre, jusqu'à la fin des années 1960, Antoine et Barthélémy Guérini, dit Mémé, font leurs premières armes à Marseille dans les années 1930 dans le secteur de la prostitution. Antoine Guérini est proche de la SFIO, et notamment de l'élu local Pierre Ferri-Pisani.

7 Verdeil, E. (2013). L'imaginaire de Marseille, une géographie culturelle méconnue. Projet de préface pour une réédition qui a pris du retard. Site consulté le 5 novembre 2014 : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00903841/document>.

Sources

L'enquête sur l'assassinat de M. Prince, *Le Figaro*, 1^{er} avril 1934.

Enquête du contrôleur général Blanc sur les gangsters des Alpes-Maritimes, du Var et des Bouches-du-Rhône, 24 novembre 1937, *Archives Nationales*, F⁷ 13 985.

La dure exploitation des ouvriers dans les grands bagnes industriels. *Rouge Midi*, 25 novembre 1933.

La vie pittoresque et redoutable des nervis marseillais, *Le Petit Journal*, 1^{er} avril 1934.

Le trust de la viande au Havre. Le travailleur normand. Organe républicain de la Seine-Inférieure, de l'Eure et du Calvados, 24 novembre 1907.

Les scandales du régime. L'affaire Verminck. *Le Populaire, organe central du parti socialiste*, 1^{er} février 1936.

Marseille-Chicago. L'Echo d'Alger : journal républicain du matin, 31 décembre 1935.

Sept jeunes bandits pillent et assomment en banlieue. *Le Petit Parisien*, 19 février 1933.

Un vendeur de cartes postales blesse de deux coups de revolver un rival place de l'Opéra. *Le Petit Parisien*, 23 février 1933.

Une visite à la 'Nationale', Société industrielle d'alimentation. Le Chicago français. Le Cultivateur du sud-centre. *Revue de vulgarisation agricole*, 1^{er} septembre 1910.

Blanchard, C. (1934). Des gangsters de Chicago à la bande de Stavisky. *Le Petit Parisien*, 24 mars.

Blanchard, C. (1930). L'illusoire régime sec. *Le Petit Parisien*, 26 juillet.

Blanchard, C. (1930). Les profiteurs de la prohibition : MM. Les bootleggers. *Le Petit Parisien*, 27 juillet.

Blanchard, C. (1930). Les 'barons de la bière'. *Le Petit Parisien*, 4 août.

Bringuier, P. (1928). L'attentat de Marseille. *Détective*, 29 novembre.

Cendrars, B. (1935). *Panorama de la Pègre*. Grenoble : B. Arthaud.

Conseil général des Bouches-du-Rhône (1945). Rapports et délibérations pour 1945, deuxième session ordinaire, séance du 23 novembre. Marseille : Imprimerie nouvelle.

Danjou, H. (1929), Quartier réservé. *Détective*, 26 septembre.

Danjou, H. (1930), Marseille la Rouge 1. Marseille la Rouge 2. *Détective*, 11 et 18 septembre.

Dornain, L. (1937). Les gangsters de Marseille. *Détective*, 10 juin.

(1939). Débats parlementaires. Chambre des députés. Journal officiel de la République française, 49, 9 juin.

London, G. (1930). *Deux mois avec les bandits de Chicago*. Paris : Edition des Portiques.

Londres, A. (1927, rééd. 1999). *Marseille porte du sud*. Paris : Albin Michel, Arléa.

Norman, D. & Lemarguy (1931). Les bandits de Chicago ou Balafré roi des gangsters, pièce à grand spectacle en six tableaux.

Omn, P. (1932). La guerre de l'alcool. Rapport véridique publié d'après les journaux du secrétaire

- particulier d'Al Capone, les p.v. d'audiences et autres actes judiciaires. Paris : Aubier.
- Pasley, F. D. (1931). Al Capone le Balafre, tsar des bandits de Chicago. Sa biographie, présentée par Blaise Cendrars. Paris : Au Sans Pareil.
- Prax, M. (1933). Pour ou contre, *Le Petit Parisien*, 26 mai.
- Rostand, E. (1889). Les questions d'économie sociale dans une grande ville populaire (étude et action) avec une statistique des institutions de prévoyance et de philanthropie à Marseille. Paris : Librairie Guillaumin et Cie.
- Sanvoisin, G. (1932). La jungle de Paris, *Le Figaro*, 25 février.
- Sullivan, E. D. (1931). *Chicago, ville du crime* (Rattling the cup on Chicago crime), traduit et adapté de l'anglais par André Vialis. Paris : Nouvelle société d'édition.
- In M. S. Alexander et H. Graham (dir.), *The French and Spanish Popular Fronts : Comparative Perspectives* (pp. 201-212). Cambridge : Cambridge University Press.
- Mencherini, R. (2004). *Midi rouge, ombres et lumières. I. Les années de crise, 1930-1940*. Paris : Editions Syllepse.
- Monier, F. (2012). L'attentat de Marseille (9 octobre 1934) : régicide et terrorisme dans les années trente. *La Révolution française*, 1. Site consulté en juin 2014 : <http://lrf.revues.org/461>
- Montel, L. (2012). Le Chicago français ? Marseille dans *Détective* (1928-1939). In C. Amalvi, C. Piot & A. Lafon (dir.), *Le Midi, les Midis dans la IIIe République (1870-1940)* (pp. 173-188). Nérac : Editions d'Albret.
- Montel, L. (2008). *Marseille capitale du crime. Histoire croisée de l'imaginaire de Marseille et de la criminalité organisée (1820-1940)*. Thèse de doctorat en Histoire (Dir. Francis Démier), laboratoire IDHE, Université de Paris X.
- Nicolai, J.-B (1991). *Simon Sabiani, un chef à Marseille, 1919-1944*. Paris : O. Orban.
- Portes, J. (1990). *Une fascination réticente : les Etats-Unis dans l'opinion française (1870-1914)*. Nancy : Presses universitaires de Nancy.
- Roger, P. (2002, rééd. 2004). *L'ennemi américain : généalogie de l'antiaméricanisme français*. Paris : Le Seuil.
- Temime, E. (1999). La légende noire de Marseille. *L'Histoire*, n° 230, pp. 28-29.
- Roncayolo, M. [1990] (2014) . *L'imaginaire de Marseille. Port, ville, pôle*. [Marseille : Chambre de commerce et d'industrie de Marseille]. Lyon : ENS Editions.
- Venayre, S. (2002). *La gloire de l'Aventure. Genèse d'une mystique moderne (1850-1940)*. Paris : Aubier.
- Verdeil, E. (2013). *L'imaginaire de Marseille, une géographie culturelle méconnue. Projet de préface pour une réédition qui a pris du retard*. Site consulté le 5 novembre 2014 : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00903841/document>

Références

Bernard, M. (2013). L'antiparlementarisme de droite dans la France des années 1930. *Parlement(s), Revue d'histoire politique, hors-série 9*, 99-111.

Centi, C. (1996). *Le laboratoire marseillais : chemins d'intégration métropolitaine et segmentation sociale : Paris, Lyon, Marseille*. Paris : L'Harmattan.

Duranton-Crabol, A.-M. (2001). De l'anti-américanisme en France vers 1930 : la réception des Scènes de la vie future. *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 48, 120-137.

Jankowski, P. (1989). *Communism and Collaboration : Simon Sabiani and Politics in Marseille, 1919-1944*. New Haven, London : Yale university press.

Jankowski, P. (2000). *Cette vilaine affaire Stavisky : histoire d'un scandale politique*. Paris : Le Grand livre du mois.

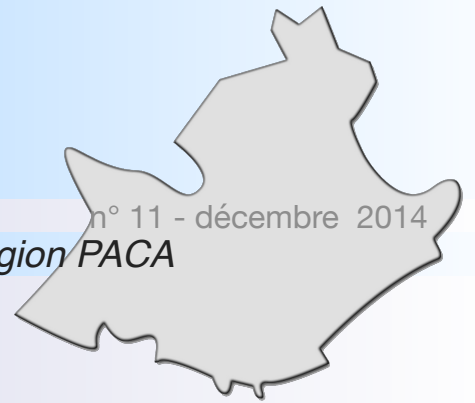
Kalifa, D. (2013). *Les bas-fonds. Histoire d'un imaginaire*. Paris : Edition du Seuil.

Le Naour, J.-Y. (2011). *Désunion nationale : la légende noire des soldats du Midi*. Paris : Vendémiaire.

Levy, D. A. (1989). From clientelism to communism : the Marseille working class and the Popular Front.

Faire Savoirs

Sciences humaines et sociales en région PACA



Délinquance, criminalité et banditisme dans la région marseillaise

Coordination : **Laurent Mucchielli**

étude

Jean Lagane

*Entre éthiques de conviction et
de responsabilité...*

*Le cas d'une épicerie paysanne
solidaire à Marseille*